

Drôle d'histoire !

La vie à plein poumon

Depuis quelques temps, je ne fête pas une fois, mais deux fois mon anniversaire dans l'année. Je vais avoir 33 ans, et je viens de fêter mes 5 ans. Permettez-moi un petit retour sur ma seconde « naissance »...



Caroline Strauch profitant des beaux jours le long des berges de la Bruche.

Le 5 avril 2005, je me trouvais face aux portes du bloc opératoire ; entourée de mes proches, mais pas très vaillante. Je garde en mémoire ce joli tableau : les grands derrière, les petits devant, serrés comme un groupe de pingouins sur la banquise, agitant leurs mains ou croisant leurs doigts en essayant de cacher leur émotion derrière des sourires crispés. Les portes du bloc se sont refermées. L'horloge indiquait 18h20. Je me suis endormie presque sereine, persuadée que si je me trouvais sur cette table maintenant, j'avais effectué la partie la plus difficile de mon contrat. J'avais confiance, c'était à présent aux médecins de faire de leur mieux.

L'opération a duré dix heures. Pour moi, ce n'était rien qu'un grand trou noir. Pour mes proches, une nuit interminable. Pour les médecins, un périlleux exercice de mécanique : le poumon était en bout de course, il fallait changer la pièce pour faire repartir la machine...

À mon réveil, ce ne fut pas vraiment la fête, mais il faut être honnête, le pire était derrière moi : j'étais bel et bien vivante. Bardée de tuyaux, percluse de douleurs, mais vivante ! Mon hospitalisation dura 5 semaines au cours desquelles il me fallut tout réapprendre.

« Aujourd'hui je vis normalement. J'envisage l'avenir, je fais mille projets, je savoure chaque instant. »

Respirer sans y penser

Respirer, d'abord, c'était inouï, comme une légère angoisse mêlée d'ivresse. Une sensation indescriptible, d'être plein, d'être soi, autonome, vivant. L'air glissait tout seul : comment était-ce possible, alors qu'il y a si peu, tous les muscles de mon corps devaient se liguer dans un pénible effort pour aider mon vieux poumon sifflant à pomper. Maintenant le poumon faisait silence : il travaillait tranquillement, et c'est son mouvement qui entraînait doucement le soulèvement de ma poitrine. La nature avait repris ses droits, et l'oubli du corps était à nouveau possible.

Marcher, ensuite, c'était fou. Les premiers pas étaient tremblants, mais ils ne provoquaient aucun essoufflement. Je savourais alors chaque pas, chaque geste, chaque effort comme un moment de bonheur.

L'histoire d'une greffe est une histoire de hasard. Quelqu'un disparaît, tandis qu'ailleurs quelqu'un attend un organe. Leur compatibilité fait que la vie peut continuer. Une véritable aventure ! Aujourd'hui je vis normalement. J'envisage l'avenir, je fais mille projets, je savoure chaque instant.

Une étude américaine n'a-t-elle pas un jour montré que les gens heureux étaient moins souvent malades, alors pourquoi s'en priver ? ■

Caroline STRAUCH